

## Séance n°130

Samedi 10 décembre - 15h30

52 place Aspérules

Du bout des doigts, j'écrase la fin du mégot fumant. J'expire une dernière bouffée. Fin de la cigarette. Fin de l'aparté. Redémarrage du chrono. Dans ma bouche, l'amertume du tabac laisse place à un goût âpre, sec, rugueux. Entre la poubelle et la porte, quelques pas. Je l'atteins, y pose mes paumes puis pousse et m'engouffre dans le hall sombre et humide du bâtiment silencieux. À côté d'une seconde porte, une sonnette. Je l'actionne et entre. La salle d'attente est vide. Je suis à l'heure cette fois. Le retard est un de mes défauts quotidiens. J'évite avec un soin consciencieux chaque moment d'attente, les pauses inutiles qui, en quelques secondes, vous clouent sur place, les yeux vides, emporté par le courant d'une pensée qui hurle.

Le dos contre le radiateur, je m'accroupis. Je fouille dans mon sac et, de ses tréfonds, sors un livre. *Mon vrai nom est Elisabeth*. En ce moment, je ne lis que des récits de femmes. Leur compagnie m'est essentielle, leur folie et leurs peines m'accompagnent.

Derrière la double porte, entrée du cabinet clos de Madame B., une voix est à peine audible. Un homme parle, déroulant une suite continue de mots. Je reporte mon attention sur le livre, les sourcils froncés, le visage plissé. « Betsy est une très jolie jeune fille ». Je m'accroche à chaque mot, m'efforçant de les intérioriser, d'en faire des images dans lesquelles je pourrais entrer, me faufiler et me fondre, invisible.

Sauf qu'aujourd'hui, dans cette salle d'attente, la magie n'opère pas. Ce n'est pas à Elisabeth que je pense, ce n'est pas elle dont je vois le visage. Ce sont d'autres yeux qui hantent ma pensée.

Des bruits de pas, une porte qui s'ouvre et cette odeur envoûtante d'huiles essentielles. Madame B. sourit, comme toujours avant de s'excuser de son retard. J'entre. La pièce est sobrement décorée, accueillante. Deux fauteuils se font face d'un bout à l'autre de la pièce.

Je m'assieds, retire ma veste, pose mon sac et attends. Mes mains vides ne savent pas où se mettre ; je les pose tantôt sur les accoudoirs, tantôt sur mes cuisses.

Assise sur son fauteuil, Madame B. ne parle pas. Pas de « comment allez-vous », aucune injonction à la parole. Soucieuse de ne pas m'imposer la binarité d'une question fermée, elle me laisse le soin de parler la première. Elle me guidera.

Elle est assise, droite, les jambes croisées, élégante. Ses mains sont petites, fripées par l'âge, l'expérience, peut-être l'aventure. Vernies de rouge, d'une teinte différente à chaque rendez-vous, elles sont soignées, entretenues, chargées de fines bagues ornées de pierres. Leurs gestes sont précis et rigoureux, à son image. L'une est posée sur son accoudoir, l'autre tient son stylo suspendu à quelques centimètres au-dessus de son carnet. Prêtes.

C'est le matin le plus dur. Passage à la conscience. Et bam, tout revient en rafale. Les souvenirs de la veille ont la force d'une gifle. Ma vérité me regarde.

Je garde les yeux fermés, refusant de les ouvrir sur le décor d'une vie que je ne savoure plus, dont le goût m'écoeure. Peut-être que si je feins de dormir, le sommeil me reprendra.

Je pense à elle, à sa nouvelle vie, à la mienne qui piétine. Je pense à celle qui me remplace sur le canapé. Stop.

Je regarde mon téléphone : 10 h 30. Comment occuper ce temps trop long, trop vain, trop insensé.

Je me lève. Une jambe, puis l'autre, une chaussette, un pull. Emmitouflée dans mon cocon de tissu, je descends les escaliers raides et rejoins le salon. Mon père est là, il lit. Il s'interrompt à mon arrivée, me sourit. Comment est-ce que ça va ce matin ? Bof, toujours pareil, le ventre noué, l'humeur maussade.

Sa présence m'apaise, son attention m'est très douce. Je le remercierai un jour de ces journées entières passées à mes côtés, à écouter France Inter, à lire, à marcher le long des sentiers environnants.

Il lit beaucoup alors, au fur et à mesure, j'essaie de l'imiter. Il me conseille, sort successivement de notre bibliothèque un polar, une enquête d'Agatha Christie, un roman de Virginie Despentes. Et je finis par y prendre goût. Lire rend le temps moins long, moins lourd.

Changement de je, changement de focale.

Généralement je lis jusqu'à 13 h 30, on mange puis je vais faire la sieste. Ou du moins j'essaie. Je laisse à leur gré émerger les souvenirs. Je pense à elle, à une autre aussi, mais différemment. Je me repasse le film de la vie que j'ai eue, de tout ce qui m'est

aujourd'hui inaccessible et ne reviendra plus. Je pense à d'autres choses, autrement brûlantes. Je ressasse. Sans cesse et en boucle, je me raconte, dramatique, le désastre de ma courte existence.

Je joins mes mains, intercale, un à un, mes doigts les uns entre les autres. J'essaie de me rassembler, de me rassurer par mon propre contact.

Madame B. salue mon goût retrouvé pour la lecture. Il est positif de voir que le désir revient. Le désir est une manifestation de l'énergie de vie. Il faut sauter dessus, surtout ne pas le laisser échapper.

Pendant qu'elle parle, ses mains dansent, virevoltent. Elles accompagnent chacun de ses mots d'une ponctuation enthousiaste. Quand je parle et que quelque chose attire son attention, elle lève un index pointu pour m'interpeller, me signaler que nous y reviendrons.

Il est crucial que je sois patiente, que j'accepte que le travail se fasse sur le temps long, que je ne baisse pas les bras. Je dois entretenir chaque poussée d'envie.

Elle croit en moi. À moi maintenant de me faire confiance.

J'acquiesce. Je regarde ses longs doigts délicats posés à présent sur ses genoux. Ces mains me rappellent celles d'une autre, plus vieille encore. Plus fatiguée. Plus ralentie. Plus magnifique.

Je la revois, allongée sur son lit médical, les couvertures remontées jusqu'à la poitrine. Elle parle doucement, reprend son souffle, écoute attentivement, tend l'oreille pour ne rien perdre de nos rires.

Elle est toute petite, menue, pâle. J'aime m'asseoir sur son lit, me tenir à côté d'elle, proche. Elle me regarde, les yeux pétillants, me conseille, m'encourage.

L'arrière-grand-mère et la petite-fille. Les deux extrémités de la vie.

Souvent je prends sa main. Elle m'a raconté la vie d'avant. À sa manière. En petits morceaux. En miettes. En bouts de mémoire. Les souvenirs flous. Les regrets qui traînent. Les rires qu'on entend encore.

Et moi j'écoutais. Et moi je parlais aussi. Pas toujours fort. Mais vrai.

Et elle, elle ne jugeait pas. Jamais.

Elle écoutait. Elle prenait. Elle gardait. Comme un coffre.

On s'est tout dit. Les doutes, les ratages, les hontes minuscules. Et l'amour aussi.  
L'abîmé. Le bancal.

J'aime son contact, sa légère étreinte et cette peau si douce. Lorsque ainsi nos mains se tiennent, j'ai moins peur. Elle est avec moi, ici et plus tard.

Aujourd'hui encore, malgré la distance qui sépare nos deux mondes, je sens cette petite main dans la mienne, ses doigts serrés entre les miens, cette tendresse infinie, patiente.

Madame B. et elle sont deux femmes qui écoutent et comprennent sans s'immiscer, sans affirmer, sans contraindre. Avec elles, tout est dicible. Je suis entre de bonnes mains.

En ce moment j'ai peur. J'ai peur parce que tout a été bouleversé. J'ai peur de ma propre présence. J'ai peur du temps, de sa longueur. J'ai peur de l'ombre qui me suit, m'enveloppe, m'enserme.

Qui suis-je ? Qu'est-ce que j'ai cessé de cultiver ? Ai-je même déjà planté une graine ?

Comment éclore lorsque l'on tourne le dos au soleil et que l'on voit cette ombre, toujours là, contours emplis d'un vide vertigineux ?

Comment faire face à la lumière, laissant l'ombre derrière nous, reléguée au second plan ?

J'ai peur de la désillusion du réveil, du retour obligé à la conscience, arrachée d'un coup aux bras de la nuit où tout se confond, rendant invisibles nos contours forcés pour laisser place à l'infini.

La nuit, il n'y a pas d'ombres.

Mes mains se croisent, s'emmêlent, se délient puis se rejoignent au gré de mes paroles, indisciplinées et frénétiques, moites. Sur mes doigts, de petits lambeaux de peau arrachés au départ des cuticules. Des ongles courts, trop courts, roses, arrachés.

Et puis je ne m'aime pas parce que je suis faible, pitoyable. J'aimerais pouvoir m'oublier, me semer quelque part. M'abandonner au bord d'une route, loin.

Je n'ai pas le courage de changer, je m'engouffre à corps perdu dans chaque piège, je prends tous les sens interdits. Une petite chose terrifiée de tout, capable de rien.

Je me regarde couler mais je reste immobile, passive comme toujours. Répétant les mêmes erreurs. Attendant qu'on vienne me sauver. Qu'on efface tout et qu'on recommence.

J'attends mais je ne sais pas quoi, je ne sais pas qui.

Et l'attente est longue, l'attente est pénible, l'attente est stérile.

La pensée incessante qui l'accompagne taillade, écorche, déchire. On n'est jamais mieux blessé que par soi-même.

Portant à la bouche ma main droite, j'entreprends avec ferveur de grignoter l'angle de mon ongle jusqu'à le polir presque. Je coupe, je frotte, j'égalise. Je ronge jusqu'à arriver à la jointure entre l'ongle et la chair.

Madame B. prend des notes. Ses mains écrivent ce que je n'arrive pas encore à dire.

Silence pensif. Elle me regarde.

Et, je l'ai évoqué plusieurs fois, où en suis-je avec elle ?

Mes mains se serrent, les jointures saillantes, les veines gonflées par l'afflux de sang bloqué au niveau des phalanges.

Elle.

Elle est toujours là. Elle profite de chaque faille ouverte. Au détour d'une pensée, lors d'un moment de désœuvrement, elle est là. Son ombre me guette puis s'impose.

Malgré moi je l'accueille et l'enlace dans une étreinte empreinte d'une douceur amère.

Elle est étendue. De tout son long sur sa méridienne beige.

Je la vois, elle ne me voit plus.

Sous ses mèches éparses, ses yeux : un bleu profond qui traverse mon âme. Dangereux lorsqu'on s'y perd. Délicieux lorsqu'on s'y baigne. Me laissant dans les limbes les plus profondes lorsqu'ils se ferment.

Malgré tout, son image s'est ternie. Elle est le symbole d'une histoire avortée brutalement, d'une illusion qui cesse, d'un long saut dans le vide et du choc une fois arrivé au fond. Le corps brisé. Une brèche béante au cœur de l'être.

Je m'étais accrochée à elle, je l'observais, elle m'obsédait. Elle était mon sujet d'étude, l'objet de toutes mes convoitises. Elle était ma joie, ma passion et ma douleur.

À ses côtés je m'oubliais, obnubilée par l'envie qu'elle m'aime, qu'elle me désire, que nous ne formions qu'une.

Aujourd'hui c'est avec moi que je dois faire unité. Et cela ne peut se faire que loin d'elle.  
Loin d'elles.

Un sourire, un regard approbateur, elle referme son carnet.

Très bien. Il va falloir que l'on s'arrête là, c'est l'heure.

Je me rhabille. Elle m'ouvre la porte. Me tend la main. Je la serre. Sa main est chaude. La mienne tremble encore un peu.

Les yeux dans les yeux.

Merci. À la semaine prochaine.

Je sors. Derrière moi, la porte claque.